

La Bête

Antoine Villard

Numéro 157, printemps 2018

Tous les serpents connaissent le goût des fruits

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88035ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Villard, A. (2018). La Bête. *Moebius*, (157), 43–48.

LA BÊTE

Antoine Villard

Il avait vécu au désert, se satisfaisant d'abord de bien peu, sous la forme d'un petit cactus. On retrace difficilement le chemin qui devait le conduire, plus tard, à formuler les aspirations démesurées en vertu desquelles on se souvient de lui.

Il est certain qu'il fut abreuvé par des pluies rares, et de peu d'ampleur; qu'il ne put grandir que de manière très lente, sur des périodes brèves, espacées de longs intervalles; qu'il rapetissa fréquemment, quand les nourritures tombées du ciel s'avéraient trop frugales. Sur ses rapports avec les autres bêtes et plantes, on connaît bien peu. Il aurait été brouté par une gazelle, il aurait disputé sa nourriture à des chacals affamés; on dit qu'un jour il vit l'oiseau Kerke, qu'on appelle aussi le vautour Ak-Baba. Il n'y en a plus depuis longtemps. Certes, les œufs qu'ont pondus les Kerkes s'observent encore dans quelques nobles demeures ou, à la campagne, dans des maisons de maître, mais de l'oiseau, nulle trace. Que l'objet de notre tentative biographique l'ait réellement vu constituerait par conséquent une indication précieuse, tant pour dater son histoire que pour dater l'oiseau Kerke. Avant d'en venir à son départ

du désert, nous devons encore aviser notre lecteur de certains faits utiles.

Il est inconcevable qu'il ait pu élaborer sa première patte avant de disposer de tubercules. Au contraire, il est établi que la croissance de la patte, supposant des ressources nutritives à peu près constantes, était tout à fait impossible dans un lieu de nutrition rare et d'irrigation mesquine, à moins de disposer d'une réserve assez grasse permettant de tirer de soi-même tout le soutien, tout le rafraîchissement voulu. Ces considérations ne seront pas indifférentes à qui veut examiner les choses avec intelligence et attention.

Par ailleurs, à sa sortie du désert, il était déjà composé de plusieurs parties assez complexes, assez autonomes, passablement organisées. Il faut compter, outre les gras tubercules, et avec un tronc ferme, au moins une patte, un museau, une surface verte épineuse, un bout de fourrure et quelques organes sensoriels. Sur l'ordre d'apparition de ces éléments, nous ne nous prononçons pas.

Son parcours le mena dans la Creuse, où il s'adonna bientôt au militantisme et à la politique. Allez savoir maintenant à quoi ressemblait son environnement ! Je me représente la Creuse de l'époque comme une vaste étendue herbeuse, doucement vallonnée. Il y a ici et là des forêts de conifères, ailleurs l'herbe est entamée par des plaques de terre nue. Une odeur d'humidité baigne les lieux. Il y vécut assez longtemps. Il développait sa force de conviction, apprivoisait la période oratoire, savait trouver cette respiration et cette pulsation qui en imposent à un auditoire, la fermeté qui rassure, les hésitations, les doutes savamment dévoilés, qui amadouent. Surtout, il sut à tout moment quelle était sa place. Il ne déploya pas les trésors

de sa rhétorique dans les premiers temps, quand il prononçait ses discours dans des salles confidentielles et des salons privés, mais il laissa toujours entendre qu'il serait prêt, le moment venu, à parler plus haut et plus fort. Et c'est ce qu'il fit. Et un temps on voulut en faire un sénateur, ou même mieux. À cette époque, il était beau; ses yeux avaient beaucoup de feu, son torse était large, ses mains fermes et fines. Mais le temps était venu pour lui d'une nouvelle retraite.

Il se retira dans une parcelle reculée de la forêt cévenole, s'y nourrit de mousses et de feuillage. On le voyait parfois aux abords des villages, tournant autour des cimetières ou accoudé sur les berges d'un ruisseau. Il ne se montrait qu'à l'automne. Ce qu'il fit le reste du temps, on ne le sait pas. C'est pourtant à cette époque qu'il vit le serpent.

Avant d'être condamné à ramper sur la terre, mal nourri par des mammifères rétifs, frappé à coups de bâton, le serpent avait eu des membres. Il avait eu deux bras, et deux jambes. C'est sous cet aspect que se présentait le serpent quand ils se rencontrèrent. La tête du serpent était trop fine pour son cou robuste, mais son visage était gracieux. Ce qui frappait le plus était son extrême pâleur, d'autant plus visible et inquiétante qu'il était nu. Ses bras longs et minces étaient animés de peu de mouvement, le plus souvent au repos. De sa main gauche parfois il couvrait son pubis, y appliquait une pression assez forte. La conversation qu'ils eurent ensemble n'est pas connue.

— Je sais beaucoup de choses, dit le serpent. J'ai habité les champs et la forêt. J'ai présidé à la culture de l'orge. Je connais toutes choses, mais toi, je te connais mal. Je sais que tu es venu du désert, et moi-même j'y ai résidence.

— Je suis venu dans la forêt, serpent, et ce n'était pas pour parler avec toi.

— J'ai l'habitude de parler sans qu'on m'ait adressé la parole.

Un éclat rouge roula dans les yeux du serpent comme une escarbille brûlante.

— Je sais certaine mousse, dit-il, où le soleil fait de beaux jeux. Je sais certaine source d'eau pure, certain gland de pur acajou, qui s'y accommode. Si tu veux, je te les enseigne. La forêt ne te sera plus étrangère, et tu n'auras aucun ennemi.

L'autre partit d'un rire clair.

— Prends garde, serpent, voici que tu rampes déjà. Ne dis plus rien, car je me moquerais de toi. Mais donne-moi la main, et nous aurons notre temps assigné.

Dès lors il vécut avec le serpent, et devait rester en sa compagnie longtemps, car pour longtemps, on ne le vit plus. Et plus jamais, après leur séparation, le serpent ne se montra à personne.

À Paris il fut apprenti boulanger. À pétrir trop de pâte, il se désarticula les phalanges. La farine lui brûla les poumons, mais chaque nuit, le pain sortait du four. Quand il tenait la caisse, il donnait le pain à contrecœur – il en eût volontiers augmenté le prix. Pour le pain qu'il faisait, il aurait fallu le couvrir d'or.

Il oublia dans son pain des grains de blé dur. Puis il en oublia davantage. On s'en plaignait, mais la boulangerie ne désemplissait pas. Les hommes affluaient dans la boutique, emportaient avec eux le pain semé de graines, y mordaient furieusement, parfois dans la rue même, à s'y casser les dents.

Puis ce furent des gravillons. Ce fut négligence de sa part, au début du moins, mais il en mit davantage. Il mêla sa farine de sable fin, de sable grossier. Les hommes toujours plus nombreux réclamaient du pain, rusaient, voulaient choisir les miches, mais lui rusait aussi. Il variait l'espèce et la grosseur des pierres, tantôt silex, tantôt granit, améthyste parfois, et ces petites pierres jaunes, qui ressemblaient à des grains de blé; un peseur de caroubes en perdit sa molaire sur un grenat énorme.

Alors, dans le réseau des artères et des carrefours qui s'éloignaient de la boulangerie, partout où l'on consommait le pain, plus loin peut-être sur les routes de France, naquit une sourde résolution.

La rumeur enfla dans les rues humides, qui éclataient de protestations véhémentes. Il y eut cris, il y eut foule. On marchait au pas, on se massait devant la boulangerie. On y entra pour le prendre, mais il n'y était plus. Et comme les visages éperdus se consultaient les uns les autres à travers la ville immense, il marcha sur eux, marcha sur la ville, il fit face au monde entier qui s'était massé devant le Panthéon, et cria :

— Hommes de toute la Terre, vermines, hommes de Paris, qui ne valez pas une fable, comment voudriez-vous une bouchée de pain ! Je fus mite au désert, dans ma retraite je connus le serpent. Ma voix fut politique, hommes, et mon pain est un trésor que vous avez chéri au-dessus de tout autre. Il a brisé vos dents, mais mon pain est plus précieux que vos dents. Ne voyez-vous pas que vous êtes la graine et le gravier de la miche que je croque ? Qui voudrait d'un pain qui ne fût fait de graines, qui voudrait une graine qui n'eût pas de matière ! Hommes je vous quitte, mais sachez que j'ai été plus grand que vous. Je me suis

offert à vous pour être votre farine, hommes, et vous avez prétendu l'accepter sans contrepartie. Pour votre boisson, vous n'aurez plus de moi que ma salive, car, hommes, je vous crache au visage !

Et il partit dans les nuages.

On raconte qu'il fut depuis cosmos, on en conclut qu'il le fut toujours. Il semble, en vérité, qu'il ait eu de tout temps la passion de l'ordre. Peu se souviennent aujourd'hui de lui, de son passage, ou du temps où il fut manifeste. De la couleur de sa peau. Il ne reste qu'une parole obscure, qui va, se disloque, au vent d'été.